

A. Gallay, L'Archéologie demain

In: L'Homme, 1988, tome 28 n°106-107. pp. 383-384.

Citer ce document / Cite this document :

Gaucher Gilles. A. Gallay, L'Archéologie demain. In: L'Homme, 1988, tome 28 n°106-107. pp. 383-384.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hom_0439-4216_1988_num_28_106_369034

Alain GALLAY, *L'Archéologie demain*. Paris, Pierre Belfond, 1986, 319 p., bibl., 64 fig., tabl. (« Belfond/Sciences »).

Il y a quelques années paraissait un ouvrage collectif dirigé par A. Schnapp. Il s'intitulait *L'Archéologie aujourd'hui*. Il s'agit maintenant de *L'Archéologie demain*. Vraisemblablement personne n'osera aller plus loin dans cette direction !

Mais il faut d'abord discuter le premier terme du titre choisi par Alain Gallay. Car, contrairement à ce qu'il laisse entendre, l'ouvrage ne traite pas de toutes les archéologies, et donc, par le fait même, de l'archéologie tout court, mais seulement de l'archéologie des sociétés sans écriture.

Il est plus difficile de savoir si le second terme convient, si le tableau qui nous est présenté correspond réellement à ce que l'archéologie préhistorique et protohistorique sera devenue dans quelques années. On ne peut que le souhaiter. Comment ne pas être d'accord avec l'auteur quand il dit que l'archéologie doit s'orienter vers « la recherche des origines historiques de l'homme » (p. 44) ? Comment ne pas le suivre quand il précise que cela « n'implique pas qu'il soit possible d'écrire une histoire totale » (p. 45) des temps sans écriture ?

Cette dernière remarque correspond à l'un des aspects les plus intéressants du livre. Alain Gallay est sans illusions. Sa première partie, « Utopies et réalité », comporte un long chapitre qui présente les « pièges de l'archéologie » (pp. 46-98) et énumère les « limites » de l'archéologie descriptive, de l'archéologie événementielle, de l'archéologie anthropologique et de l'archéologie des contextes. Elle se termine par des remarques sur les « principes d'incertitude » (p. 154) qui devraient conduire les chercheurs à prendre conscience, entre autres choses, que « les faits sont [...] toujours susceptibles d'explications concurrentes » et qu'ils doivent « souligner cette situation et non abuser le lecteur en faisant croire que l'explication que l'on donne est la seule acceptable » (p. 155).

Alain Gallay ne pense pas pour autant que l'archéologue ne puisse rien établir d'assuré. Encore faut-il qu'il s'y prenne convenablement. Et c'est l'objet de sa seconde partie : « Stratégie pour une connaissance. » Inversant l'ordre traditionnel, il traite successivement de l'interprétation, de l'ordination et de la collecte des documents. Le parti pris est discutable. L'auteur a voulu souligner qu'une recherche, pour être efficace, doit être orientée par des connaissances et des projets. Mais, à vrai dire, en archéologie, entre l'établissement des données, leur classification et leur animation existent des liens multiples, allant en tous sens, n'admettant ni successions, ni hiérarchisations. Personnellement, je ne suis pas pour la promotion des activités sans perspectives. Mais je tremble toujours un peu quand j'entends définir a priori des programmes très précis. Que compte-t-on faire avec les vestiges qui ne s'inscrivent pas dans ces cadres et que l'on ne manquera pas de rencontrer au cours des travaux ? A Pincevent, André Leroi-Gourhan a traité avec tous les égards qu'ils méritaient les « témoins », comme il aimait à dire, néolithiques et même gallo-romains qui se trouvaient au-dessus des habitats magdaléniens qui l'intéressaient principalement. Cette leçon doit être méditée par les inconditionnels des « problématiques », comme ils disent.

Je ne viens pas de faire le procès d'Alain Gallay. Élève, comme moi, de Leroi-Gourhan, il n'a pas perdu le sens du réel que notre maître nous a inculqué. « Nous ne pouvons [...] éviter de constater qu'une recherche mal fondée du point de vue épistémologique peut être efficace, de même qu'une recherche strictement articulée et formellement irréprochable peut être stérile sur le plan des résultats », écrit-il dans sa conclusion.

S'il insiste sur les réflexions théoriques, c'est qu'elles n'abondent pas sous la plume des

préhistoriens et des protohistoriens de langue française. Et il a bien raison de considérer que seules des remises en cause intellectuelles permettront les « percées » décisives. Comment une discipline qui ne s'interrogerait ni sur ses objectifs ni sur ses méthodes pourrait-elle véritablement progresser ?

De temps à autre, Alain Gallay se laisse prendre aux séductions d'un jargon pseudo-scientifique dont on pourrait se passer, il mime parfois les rigueurs d'un raisonnement mathématique qui ne me semble pas convenir du tout aux sciences de l'homme, il multiplie les tableaux censés illustrer ses démonstrations et qui, je pense, n'ajoutent rien à ce qu'il exprime sous la forme classique de l'écriture linéaire... Ces quelques remarques pourraient, on le voit, faire l'objet de longs débats ! Ce qui montre bien l'intérêt d'un tel livre, sa richesse. Richesse qui se manifeste en outre par une multitude d'exemples pris dans toutes les parties du monde et toutes les branches de l'anthropologie, depuis les Esquimaux de M. Mauss jusqu'aux hominidés de G. Isaac, en passant par les bandes, tribus et chefferies de Service et Fried ou le peuplement de la plaine d'Aï Khanoum étudiée par J.-C. Gardin.

Il faut signaler aussi une incursion dans le domaine des sciences de la vie avec un long parallèle entre l'archéologie et la biologie (« une fausse alternative : histoire ou science » ; p. 100).

Gallay traite de tout cela avec clarté et lucidité, se gardant également des prétentions puérides de ceux qui ont cru que l'archéologie allait révéler les grandes lois des comportements humains, et des convictions démobilisatrices de ceux qui pensent, à l'inverse, que préhistoriens et protohistoriens ne peuvent que fouiller, décrire et classer.

Gilles Gaucher
Université de Paris I-Panthéon Sorbonne
Laboratoire d'Ethnologie préhistorique
LA n° 14 0275 du CNRS, Paris

Max Raphaël, *Trois Essais sur la signification et l'art pariétal paléolithique*. Traduction établie sous la direction de Patrick Brault par Marie-France Brault, P. B., Evelyne Kuhn, Riner Rocklitz. (Publié avec le concours du Centre national des Lettres.) Paris, Le Couteau dans la plaie/Kronos, 1986, 228 p. + 66 p. de pl., bibl.

Première traduction en français des œuvres de Max Raphaël, cet ouvrage regroupe trois textes qui sont des reconstitutions élaborées à partir de différents manuscrits, pour la plupart inédits. Ils sont suivis d'un important appareil critique et d'une bibliographie substantielle. L'illustration est composée uniquement de relevés de l'abbé Breuil et ne présente guère d'autre intérêt que d'offrir un support au lecteur non spécialisé. Paradoxalement, Max Raphaël, théoricien marxiste, a été plutôt négligé par les préhistoriens. Pourtant il est le premier à refuser, arguments à l'appui, les théories simplistes de l'art pour l'art, de la magie de la chasse et de la fécondité qui lui sont contemporaines et à affirmer que les figures paléolithiques ne sont pas disposées au hasard dans les grottes mais que leurs groupements sont volontaires et forment des ensembles cohérents et significatifs, reflets de l'idéologie des chasseurs-cueilleurs ; ses travaux préfigurent ainsi ceux d'A. Laming-Empeire et d'A. Leroi-Gourhan. Pour lui, les animaux sont les représentations symboliques de clans ou, selon les cas, de classes matrimoniales ou sexuelles qui permettent d'entrevoir les configurations sociales de l'époque. Ses convictions marxistes lui font présumer, sans véritable démonstration, le caractère totémique de l'art et la signification historique des figures ; les ensembles pariétaux deviennent le récit des oppositions ou des alliances entre les